

LE COVID-19, OU LA MORT EN QUESTION ?

Oswald LUSENGE LINALYOGHA,

Professeur à l'UPN /
Kinshasa.

Faculté de Psychologie
et des Sciences de
l'éducation.

lusoslin@gmail.com

Il y a des situations de rupture qui amènent nécessairement la pensée à la question, à l'interrogation. Tel est le cas pour ce que le philosophe allemand Karl Jaspers, médecin de formation, qualifie de « situations-limites ». Situations auxquelles on est confronté après l'expérience de l'échec². Parmi ces « situations-limites », Jaspers avait retenu la « maladie ». Il avait réfléchi sur la manière dont les grands génies, comme le grand peintre Van Gogh, le philosophe Nietzsche, et le poète allemand Hölderlin, avaient vécu leur maladie. La maladie est bien un échec face à la santé dont elle implique la perte. Tous ces grands créateurs montrent cependant qu'elle implique aussi une visée et la soif d'une guérison de la part de l'homme malade lui-même.

Comment les chrétiens se situent-ils en général par rapport à la maladie ? La question est très complexe ; nous n'avons pas la prétention de la cerner ici³. Dans un recueil de huit messages écrits pendant cette crise sanitaire mondiale, le pape François a proposé « une direction, des clés, et des lignes directrices pour reconstruire un monde meilleur »⁴. Notre ambition est plus modeste : partir de quelques débats actuels engagés sur la « fragilité » humaine, en général, et le Covid-19, en particulier, pour essayer de comprendre l'enjeu fondamental de notre désarroi face à cette pandémie.

Une angoisse généralisée face à l'inattendu

Nous sommes littéralement angoissés et déroutés par cette grande crise sanitaire que nous vivons mondialement, depuis janvier 2020, et qui nous

2 Cf. Karl JASPERS, *Introduction à la philosophie*, trad. de l'allemand par Jeanne HERSCH, Paris, UGE, 1965, p. 21.

3 Cf. Jean-Claude LARCHET, *Le Chrétien devant la maladie, la souffrance et la mort*, Paris, Cerf, 2002.

4 Cf. Pape FRANÇOIS, *La Vie après la pandémie*, préface du cardinal CZERNY Michael, Rome, Librairie éditrice vaticane, 2020.

affecte localement depuis mars. Le surgissement du corona virus, une pandémie inattendue à une époque où les recherches microbiologiques ont atteint un niveau de précision accrue, interpelle aussi bien les philosophes que les théologiens. Une telle interrogation sur la maladie en général n'est certes pas nouvelle. La souffrance a toujours été un thème de méditation pour les hommes de toutes les époques. L'expérience de Job est en elle-même instructive sur la façon dont les hommes, en général, et les croyants, en particulier, traversent leurs moments d'épreuve⁵.

Avec le Covid-19, serions-nous à la fin du monde ? Il serait déraisonnable de céder à une telle terreur apocalyptique. Sans doute, trouvons-nous des prophètes de malheur qui confortent cette panique. Mais il serait bien naïf de penser que les épidémies commencent en notre temps. La foi chrétienne nous interdit un tel égarement : « Il y aura de grands tremblements de terre, et ça et là des épidémies de peste et de famine ; des faits terrifiants surviendront, et de grands signes dans le ciel » (Luc 21, 11). Prenons donc garde de nous laisser abuser, comme nous recommande le Christ. Pourquoi sommes-nous si craintifs, s'interroge le pape François ?⁶ « Ne craignez pas ! » C'est la parole biblique en face de l'histoire, notait Paul Ricoeur déjà. Plus que la peur c'est le désespoir qui est exorcisé ici : le contraire de l'espérance, c'est [...] « l'inespoir » ; cet inespoir résumé dans le titre blasphématoire de la XV^e heure (la vingt-cinquième heure, le moment où toute tentative de sauvetage devient inutile. Même la venue d'un Messie ne résoudrait rien⁷ ». Il faut bien noter que la littérature apocalyptique a été rédigée moins pour faire peur que pour apporter une espérance. Il semble que « toute époque troublée engendre ses propres fantasmes d'anéantissement »⁸. L'écrivain italien Umberto Eco rappelle que le besoin de penser à la fin du monde qui hante tant d'esprits est « une espèce d'illusion d'optique liée au fait que nous savons que les hommes sont mortels. Les hommes sont mortels, mais pourquoi le monde le serait-il nécessairement ? »⁹ Ce que nous vivons interroge, comme nous tenterons de le montrer, sur le refus d'accepter notre condition humaine, fondamentalement « fragile ».

« Apprends-nous la vraie mesure de nos jours » (Ps 89, 12)

Dans une interview, dérangeante, accordée au journal *Echo*, d'avril 2020, le philosophe athée français, André Comte-Sponville, a livré des propos qui méritent l'attention des théologiens¹⁰. Pour lui, la grande médiatisation de

5 Cf. Marcel NEUSCH, *Le Mal*, Paris, Le Centurion, 1990.

6 Cf. Pape FRANÇOIS, *La Vie après la pandémie*, pp. 19-26.

7 Paul RICOEUR, *Histoire et vérité*, Paris, Seuil, 1955, p. 99.

8 Jean-Claude CARRIÈRE, Jean DELUMEAU et alii, *Entretiens sur la fin des temps*, réalisés par Catherine DAVID, Frédéric LENOIR et Jean-Philippe DE TONNAC, Paris, Fayard, 1998, p. 9.

9 Umberto ECO, « À toutes fins utiles », in Jean-Claude CARRIÈRE, Jean DELUMEAU et alii, *Entretiens sur la fin des temps*, pp. 248-249.

10 Cf. André COMTE-SPONVILLE, « J'aime mieux attraper le Covid-19 dans un pays libre qu'y échapper dans un Etat totalitaire », in *Echo*, avril (2020) – voir aussi dans *Le Point*.

cette pandémie, qui n'est ni la première ni la plus meurtrière de l'histoire, manifeste notre grand malaise à nous situer par rapport à la mort. C'est comme si les médias découvraient du coup que nous sommes mortels. Les grands progrès enregistrés dans le domaine médical, les exploits technologiques réalisés dans certaines parties du monde, nous donnent l'illusion d'une maîtrise totale de notre vie, le sentiment de toute-puissance. Ce que les Anciens appelaient « l'*hybris* », la démesure, la surestimation de soi : « *Gnothi seauton* » (« Connais-toi toi-même ! ») (Platon, *Alcibiade*, 124 b). « *Meden agan* » (« Evite les excès. Rien de trop ! ») (Platon, *Phèdre*, 267 b). C'était des appels à ne pas se prendre pour des dieux.

L'homme se croit souvent « maître de la vie », au point de défier la mort. Ainsi, pour beaucoup de nos contemporains, aujourd'hui, la mort est devenue inacceptable. « On redécouvre qu'on est mortel. Alors que si on y pensait davantage, écrit Comte-Sponville, on vivrait plus intensément. Arrêtons de rêver de toute-puissance et de bonheur constant. La finitude, l'échec et les obstacles font partie de la condition humaine. Tant que nous n'aurons pas accepté la mort, nous serons affolés à chaque épidémie. Et pourquoi tant de compassion geignarde autour du Covid-19, et pas pour la guerre en Syrie, la tragédie des migrants ou les neuf millions d'humains (dont trois millions d'enfants) qui meurent de malnutrition. C'est moralement et psychologiquement insupportable¹¹. »

Ces analyses ne peuvent laisser indifférent tout homme qui prend le temps de réfléchir sur les événements et lutte pour ne pas les subir. Comme s'indigne le pape François, « continuerons-nous à détourner notre regard avec un silence complice face aux guerres alimentées par des désirs de domination et de pouvoir » ?¹² Quand pourrions-nous enfin prendre conscience que « le virus pire encore » qui ronge l'humanité est celui de « l'égoïsme indifférent »¹³ face à tant d'autres malheurs qui accablent le monde, alors que nous avons aujourd'hui les moyens financiers et humains pour être solidaires ?

Cette crise interroge en effet, plus fondamentalement, notre rapport à la mort. « Pauvres insectes que nous sommes, nous voilà perdus si nous renonçons à nous orienter sur la terre ferme »¹⁴, notait Karl Jaspers. « Apprends-nous la vraie mesure de nos jours » dit le *Psaume* 89, 12, dont le philosophe allemand Hans Jonas a proposé une méditation très profonde, avant sa mort. C'est un rappel à consentir à notre finitude, un assentiment ontologique à cette incomplétude : « Pour ce qui est de chacun de nous : savoir que nous demeurons ici un court instant seulement, qu'à notre espérance de durée est imposée une limite non négociable, pourrait même nous être

11 Cf. André COMTE-SPONVILLE, « Laissez-nous mourir comme nous voulons », in *Le Temps*, du 17 avril 2020.

12 Pape FRANÇOIS, *La Vie après la pandémie*, p.51.

13 Pape FRANÇOIS, *La Vie après la pandémie*, p. 54.

14 Cf. Karl JASPERS, *Introduction à la philosophie*, p. 141.

nécessaire comme une incitation à compter nos jours et à les vivre de telle sorte que, en eux-mêmes, ils comptent pour nous¹⁵. »

La « fragilité », une dimension constitutive de notre être

Cette crise est ainsi révélatrice de la façon dont nos contemporains assument leur finitude et leur vulnérabilité. Ou, mieux, la « fragilité » humaine, comme l'a montré le philosophe chrétien Jean-Louis Chrétien (1952-2019), dans son dernier livre¹⁶. Sans entrer dans les détails de cette dense méditation sur ce thème, soulignons que pour ce penseur, la « *fragilitas* » constitue une catégorie fondamentale de la pensée et de la littérature latines, et de la pensée chrétienne. Il ne s'agit pas simplement d'une dimension psychologique ou d'une situation particulière, mais d'une dimension de l'homme, la capacité de se « briser » physiquement, parfois tout à coup et de façon imprévisible, inattendue. La fragilité vient nommer une possibilité inscrite dans l'être de l'homme¹⁷. Pour les chrétiens, cette « *fragilitas* » prend un sens surtout moral, à savoir le « penchant au mal » qui caractérise l'homme. Dans la tradition chrétienne, la fragilité concerne ma conduite même ou les principes de ma conduite, ce que nous appellerions en langage moderne la faillibilité ou la corruption de l'homme.

En ce sens, qui définit l'homme comme penchant au mal, la fragilité est le lieu critique par excellence. La possibilité de se briser moralement est la faille majeure, puisqu'elle ne met en jeu ni ma santé, ni la durée de ma vie, mais son sens même. Avec saint Paul, la fragilité devient le lieu du danger, mais donc aussi le lieu du combat (« *agon* »), là où j'ai à faire preuve de vigilance et à prendre des décisions définitives. Ce combat ne s'interrompt qu'avec la vie elle-même. La question n'est plus de fuir ce lieu pour se réfugier – comme chez les stoïciens anciens se réfugiant dans « l'acropole » ou la « citadelle intérieure » (Pierre Hadot) – dans un ailleurs imaginaire, mais de se tenir dans la fragilité de telle manière que j'y devienne proprement moi-même ou qu'au contraire je cesse de l'être.

La maladie, une occasion de « faire la vérité sur sa vie »

La fragilité, comme la vieillesse, devient ainsi, comme le rappelle le cardinal André Vingt-Trois, un moment propice de vérité, pour faire le point sur sa vie¹⁸. La maladie, c'est un temps de grande épreuve, de la douleur

15 Hans JONAS, « Fardeau et bénédiction de la mortalité », in *Evolution et liberté* (1992), trad. de l'allemand et présenté par Sabine CORNILLE et Philippe IVERNEL, Paris, Rivages Poches/ Petite Bibliothèque, Payot, 2005, p. 157.

16 Cf. Jean-Louis CHRÉTIEN, *Fragilité*, coll. « Paradoxe », Paris, Ed. de Minuit, 2017; cf. « Sens et formes de la fragilité. Entretien avec Jean-Louis Chrétien. Propos recueillis par Michaël FOESSEL et Camille RIQUIER », in *Esprit*, mai (2018).

17 Cf. Jean-Louis CHRÉTIEN, *Fragilité*, p. 252.

18 Cf. André VINGT-TROIS Cardinal, « Un moment de vérité » in *Communio*, 4, juillet-août (2019), pp. 21-25 – numéro consacré à « Vieillir ».

extrême, comme l'écrivait le prêtre et écrivain français, Maurice Bellet, sur son lit d'hôpital. C'est quand on est en face du tout de sa propre vie, c'est-à-dire dans la maladie, quand le mal n'est pas extrême, que l'on songe à dire : « Voilà ce qu'aura été ma vie. » Même s'il y a une suite, un prolongement, déjà ma vie est faite en sa grande part, elle est passée. Oui, j'aurai été cela¹⁹. C'est une véritable expérience pascalle, au sens de « passage ». Il n'y a pas d'expérience pascalle, sans la traversée du Vendredi saint, du Samedi saint. La mort de Jésus, le silence de Dieu et le vide du sabbat invitent à un grand travail de foi : accueillir du sens là où n'apparaît que le vide.

La fragilité est le lieu où tout se décide, le lieu du combat, mais c'est aussi le lieu de l'espérance. Si j'étais tellement perversi que je ne puisse jamais faire autre chose que le mal, il n'y aurait rien à espérer ; mais si j'étais tellement pur que je ne puisse jamais faire autre chose que la justice, il n'y aurait pas non plus de nécessité ou d'objet d'espérance. Ce que J.-L. Chrétien appelle « transfiguration de la fragilité »²⁰ consiste à la voir, non pas comme une sorte de tare qui pèse sur l'homme et dont l'idéal serait que nous ne l'eussions pas, mais le lieu où se décide notre propre humanité. C'est le lieu où je peux effectivement tomber ou me fendre, mais c'est aussi le lieu où je peux toujours me relever. C'est à cette « transfiguration de la fragilité » que renvoie le célèbre verset paulinien : « Car, lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort » (2 Co, 12, 10). On trouve chez saint Augustin ou saint Bernard, par exemple, des incitations à ne pas désespérer de sa fragilité. « Là où croît le péril croît aussi ce qui sauve », écrivait Friedrich Hölderlin dans son poème *Patmos* (v. 3-4).

« La manière dont l'homme fait l'expérience de l'échec détermine ce qu'il va devenir »²¹, écrivait encore Karl Jaspers. Dans notre contexte actuel de refoulement de la mort, comment aider les hommes de notre temps à accepter leur finitude, à l'assumer, pour le cas des chrétiens, dans la foi au Christ ressuscité ? Une foi qui n'élide pas les questions sur le sens de la vie dans un monde, apparemment livré au pouvoir de la mort²².

Dans la maladie, la mort est en quelque sorte déjà en action, elle est commencée. Oui, la maladie, c'est le « memento de notre fragilité » ! Elle nous rappelle notre condition de « poussiéreux » ! Notre condition de « glèbeux », de « glaiseux », qui devrait nous ramener à l'humilité (« *humus* ») [Ph 2, 6-11]. Nous ressentons que nous sommes des êtres de chair... Surtout quand la maladie est longue et grave. Elle fait expérimenter la précarité du temps, le sentiment de fragilité considérable, témoigne le P. Xavier Thévenot (1938-2004), théologien moraliste de renom, décédé après vingt ans de combat contre une pénible et longue maladie²³.

19 Cf. Maurice BELLET, *L'épreuve ou le tout petit livre de la divine douceur*, Paris, DDB, 1988, p. 44.

20 Cf. Jean-Louis CHRETIEN, *Fragilité*, pp. 15-16.

21 Cf. Karl JASPERS, *Introduction à la philosophie*, p. 22.

22 Cf. Michel AUPETIT, *La Mort, et après ?*, Paris, Salvator, 2009, pp. 13-32.

23 Cf. Xavier THEVENOT, *Avance en eau profonde*, Paris, DDB, 1996.

**« Pareil à la fleur, il éclot, puis se fane, il fuit comme l'ombre,
sans arrêt » (Job 14,2)**

À travers une note désabusée, le livre de l'*Ecclésiaste*, appelé aussi *Qohélet*, nous donne d'envisager la vie sous l'angle de la vanité (1,1). Le mot « vanité » est la traduction de l'hébreu « *hevel* ». Certains le traduisent par « buée » ; d'autres par « souffle vain ». C'est la rosée qui s'évapore au moindre soleil, la buée qui ne tient pas au carreau. La buée va de pair avec l'inconsistance, la fragilité, l'évanescence, la fumée. En effet, « l'homme, né de la femme, qui a la vie courte, mais des tourments à satiété. Pareil à la fleur, il éclot, puis se fane, il fuit comme l'ombre, sans arrêt » (*Job* 14, 1-2). Rien qui soit solide pour de bon, ce qui conduit l'homme construisant sa maison sur du roc à découvrir qu'en dessous est une mer de sable.

Dans une pièce de théâtre, considérée comme la plus sombre des comédies de William Shakespeare, *Mesure sur mesure*, jouée pour la première fois en 1604, la nature profonde de l'homme est dite « d'essence de verre » :

« Mais l'homme, l'homme orgueilleux.
Drapé dans sa chétive et brève autorité ;
Méconnaissant le plus ce qu'il croit le mieux connaître ?
Son essence de verre [...] comme un singe furieux »²⁴, rappelle Isabelle à Angelo.

Il soulignait ainsi la disposition de l'homme à être brisé facilement et difficile à reconstituer une fois altéré. Dans la suite, il écrit encore :

« Tu n'es qu'un souffle,
Asservi à toutes les influences célestes
Qui à toute heure affligent cette habitation
Où tu te tiens. Tu n'es que la dupe de la mort,
Car tu t'efforces de l'éviter par ta fuite,
Tout en courant sans cesse vers elle. Tu n'es pas noble,
Car tous les avantages dont tu bénéficies
Se nourrissent de bassesse. Tu n'as rien d'un vaillant,
Car tu redoutes la très tendre et douce langue
D'un pauvre serpent. Le meilleur de ton repos est le sommeil,
Que souvent tu courtises. Pourtant tu crains bêtement
Ta mort, qui n'est rien de plus. Tu n'as pas d'existence,
Car tu subsistes grâce à plusieurs milliers de grains
Qui naissent de la poussière²⁵. »

²⁴ Cf. William SHAKESPEARE, *Mesure sur mesure*, trad. de l'anglais par GALLAND René, Paris, Les Belles Lettres, 1930, Acte II, scène 2.

²⁵ Cf. William SHAKESPEARE, *Mesure sur mesure*, Acte III, scène 1.

Avant lui, bien d'autres penseurs, comme saint Augustin, avaient déjà traité de cette fragilité constitutive de notre être, souvent recouverte par le divertissement, au sens pascalien (*Pensées*, Br. § 139 ; § 168). Quoi de plus fragile, dit saint Augustin, qu'un vase de verre ? Avec une grande lucidité, l'évêque d'Hippone disait dans un de ses sermons : « Mais pour chacun de nous, la fin de notre vie est proche, parce que nous sommes mortels. Nous marchons au milieu des dangers. Ils seraient moins à craindre pour nous, si nous étions de verre. Et quoi de plus fragile cependant que le verre ? Et cependant on le conserve pendant des siècles. On craint sans doute pour lui des accidents, mais on ne redoute ni la vieillesse ni la fièvre. Nous sommes beaucoup plus fragiles et plus faibles, et cette fragilité nous fait craindre les accidents nombreux et continuels dont la vie est pleine. Mais au défaut de ces accidents, le temps marche sans s'arrêter, l'homme évite un coup qui le menace, peut-il éviter la mort ?²⁶ » Pour saint Augustin, la pire fragilité serait l'orgueil, c'est-à-dire le déni de la fragilité.

La fragilité, porte de l'espérance : « Nous sommes destinés à Dieu »

Nul ne peut se soustraire à la fragilité et rien n'y échappe. Un des constats pathétiques de notre condition humaine, c'est la prise de conscience que nous sommes des morts en sursis. Notre temps est limité, comme le rappelle Jean-Claude Carrière : « Tout ce que nous disons, faisons, pensons est forcément inscrit dans le temps. Et si chaque phrase que nous prononçons était un pari sur le temps, le pari que nous ne pouvons jamais conclure ? Par moments, ce pari est presque pathétique. Il rejoint la crainte ancienne d'un arrêt du temps, brutal et inexorable, susceptible de nous anéantir à chaque fraction de seconde. Ainsi le fil ténu de notre vie serait une série très longue de victoires sur cette menace – jusqu'à la défaite individuelle qui nous attend tous²⁷. »

André Comte-Sponville rappelait que la vie humaine organique est une guerre permanente avec les microbes et qu'en définitive, ce sont les microbes qui emportent la bataille !²⁸ Que pouvons-nous encore espérer dans pareille situation de vaincus d'avance ? La foi chrétienne nous laisse entrevoir que Dieu ne nous a pas créés pour la mort. Ainsi, la fragilité peut ouvrir à l'espérance (Péguy) ; elle devient alors « le lieu, ou, la condition de l'espérance ». Tous, « nous sommes destinés à Dieu », destinés à vivre, à participer à cette vie éternelle. Nous avons été créés pour la vie. « *Quia fecisti nos ad Te et inquietum est cor nostrum, donec requiescat in Te* – « Tu nous as faits orientés vers toi, et notre cœur est sans repos tant qu'il ne repose pas en toi » (saint Augustin, *Confessions*, I, 1, 1).

26 Saint AUGUSTIN, « Sermon 109, I, 1 » in *Œuvres complètes*. Tome 17, traduction et annotations par Péronne VINCENT et alii, Paris, Librairie Vivès, 1872, pp. 162-163.

27 Jean-Claude CARRIERE, « Les questions du Sphinx », in Jean-Claude CARRIERE, Jean DELUMEAU et alii, *Entretiens sur la fin des temps*, pp. 218-219.

28 Cf. André COMTE-SPONVILLE, « L'éternité, c'est maintenant », in François L'YVONNET (dir.), *D'un millénaire à l'autre. La grande mutation*, Paris, Albin-Michel, 2000, p. 230 sv.

Toute la question reste de savoir sur quoi nous construisons nos vies. Si nous nous attachons à autre chose qu'à l'Être, nous courons inévitablement au devant d'une déception, car nous nous sentons entraînés dans le « fleuve des choses temporelles » (*Commentaire de la première lettre de saint Jean*, II, 10). Augustin en avait l'expérience à la mort de son ami. Jusque-là, il avait pu vivre dans l'illusion, en faisant comme s'il devait durer éternellement. Il en était venu à revêtir le non-être des marques de l'être (solidité, consistance, éternité...) et à en attendre ce que seul l'Être peut donner : paix, repos, joie, bonheur. La mort fait tomber les illusions. Elle révèle sans équivoque la fragilité de tout ce qui est humain²⁹. La mort, une « immense question » : « *Factus eram ipse mihi magna quaestio* » – « J'étais devenu moi-même pour moi-même une immense question » (*Confessions*, IV, IV, 9). Autant l'avouer donc : c'est toujours dans une sorte de saisissement et d'effroi que nous accueillons cette vérité de notre humaine condition. ■

29 Cf. Zum BRUNN, « Être ou ne pas être, selon saint Augustin », in *Revue d'Etudes Augustiniennes*, 1-2 (1968), pp. 91-92.